

qui frappe d'abord, c'est que ceux qui éditent et rédigent ce poison n'ont pas eu le courage de se faire connaître. Mieux encore, ils ont soin de garder l'anonymat de ceux qui les paient. Pourtant, pour les avertis, pour les ouvriers conscients, il apparaît clairement que les éditeurs anonymes ne sont autres que le Comité Central Industriel et l'Association des Patrons Charbonniers; C'est-à-dire les pires ennemis de la classe ouvrière, ses exploiters directs.

En fait, la lecture des articles de ce journal est édifiante. Avec toute l'astuce, l'hypocrisie qui caractérise la presse pourrie, la « Vie au Foyer », chaque semaine, consacre de longs articles contre les grèves, contre la lutte des classes, contre l'Union Soviétique, contre la Révolution Espagnole. Combattre l'arme de grève, l'action directe, c'est essayer de corrompre les consciences ouvrières et de les asservir à l'esclavage capitaliste. Ce torchon utilise très habilement les arguments des dirigeants syndicaux réformistes qui eux aussi sont de plus en plus opposés à toute action directe de la classe ouvrière. Nier la lutte des classes, prêcher que les intérêts patronaux et ouvriers sont communs, c'est, sans le dire, prôner en fait le corporatisme, c'est-à-dire la fin des libertés ouvrières.

Nous n'en finirons pas, si nous devons relever toutes les litanies bourgeoises que ce journal débite : amour de la patrie, la joie au travail, etc., etc. Ce qui facilite aussi la besogne néfaste du moniteur patronal dans ses attaques contre le communisme, c'est d'utiliser et d'assimiler au communisme le régime de terreur sanglante que fait régner en U.R.S.S. et en Espagne la clique usurpatrice de Staline. Mais les travailleurs ne seront pas dupes de ce jeu-là !

Si la réaction et le patronat tendent d'utiliser les crimes de Staline dans l'espoir de détourner les travailleurs de l'idée et de la tâche grandiose de la Révolution Proletarienne et d'amener ainsi la restauration du capitalisme en U.R.S.S. et en Espagne, — les travailleurs comprennent déjà que le sauvetage de la Révolution en U.R.S.S. et en Espagne ne peut être conçu que dans une reprise de l'offensive révolutionnaire dans le monde entier.

Jugeant ainsi les choses, les travailleurs doivent rejeter avec mépris la lecture de la « Vie au Foyer » et autres poisons, sachant bien d'autre part que c'est avec l'aide des millions volés sur leur carcasse que les patrons sont si généreux.

La meilleure réponse à donner à tout ce bourrage de crânes antiouvrier est de reprendre la lutte contre les exploiters et de leur montrer que les travailleurs n'ont aucune envie de se voir rejeter dans l'esclavage féodal.

Voilà ce que nous voulions dire aux travailleurs. Nous savons qu'ils seront de cœur avec nous, dans leur grande masse, pour dénoncer et aplatir les bourreaux de crânes.

R. L.

Les Jeunes Ouvriers et l'Enseignement Professionnel

—o—

Dans ce milieu, la situation du jeune travailleur est plus inique encore qu'à l'usine.

Le jeune ouvrier, qui n'est pas encore formé physiquement comme un homme, doit effectuer ses huit heures de travail et se rendre le soir à l'école.

Très souvent il n'est chez lui que pour dormir; il ne connaît presque pas de loisirs, alors que la journée devrait être moins dure pour lui que pour l'adulte.

A l'école, l'enseignement est trop souvent donné par des professeurs trop habitués à se trouver devant des étudiants d'athénée, ils ne comprennent pas du tout que l'on ne donne pas des cours professionnels, le soir devant des jeunes ouvriers, de la même façon que l'on enseigne aux étudiants.

Mais l'exploitation du jeune travailleur par l'intermédiaire de l'enseignement professionnel ne se limite pas à cela.

Cet enseignement coûte au ménage ouvrier, alors que le jeune qui essaye de s'instruire gagne, en général, un salaire dérisoire qu'il doit en grande partie consacrer à la dépense pour son instruction (livres, etc.). Dans ce domaine également, l'Etat démontre bien son caractère de classe. Il est le valet servile du patronat pour réduire le jeune exploité à la misère et lui faire connaître, dans toute leur ampleur, les affres de la vie.

De pareille manière, il est très difficile à ces jeunes de suivre et de réussir dans l'enseignement professionnel. Malheureusement la classe ouvrière dans son ensemble ne réagit pas dans la mesure nécessaire contre la situation qui est faite à ces jeunes ouvriers. Ceux-ci ne doivent pas être abandonnés à leur sort. Dans la lutte contre cette méthode d'enseignement professionnel, tous les ouvriers doivent aider les jeunes et épauler leurs revendications. C'est une nécessité urgente.

Il faut obtenir le programme suivant : quatre heures de travail à l'usine et quatre heures d'enseignement gratuit, avec un salaire qui leur permette de vivre, d'autant plus que cet enseignement est mis uniquement à profit par le patronat.

Il faut que les jeunes réagissent, qu'ils ne comptent que sur leur action de classe, car le véritable enseignement de classe cité plus haut ne sera supprimé qu'avec le régime capitaliste, régime d'exploitation de la classe ouvrière par la classe capitaliste.

Jeunes travailleurs éveillez-vous ! Prenez vos revendications en mains, de commun accord avec les aînés !

J. G.

Pour combler une lacune

EN FLANDRES

C'est un fait que depuis l'existence de « Révolution » nous n'avons pour ainsi dire accordé aucune attention, pas même sur un article, à ce qui se passe en Flandres.

Pourtant nous estimons nécessaire d'examiner de près ce qui se déroule là-bas, dans cette partie de la Belgique dont la population compte 4 1/2 millions d'habitants et dont la prolétarisation s'est fortement accentuée après la guerre mondiale. Nous voulons combler cette lacune dans la question flamande (question dont la solution est nécessaire et pour laquelle la classe ouvrière et la jeunesse flamandes luttent ardemment, leur action forçant chaque gouvernement à satisfaire de plus en plus leurs revendications) en consacrant chaque mois un article à la vie sociale et politique en Flandres et aux manigances de partis qui se jouent autour de la question.

Pour voir clair dans cette question, il est nécessaire d'avoir une vue d'ensemble sur la naissance et l'histoire du mouvement flamand, les activistes, les différentes solutions préconisées, les partis politiques qui leur doivent leur existence, l'attitude des Partis ouvriers vis-à-vis de ce problème. Tout cela sera traité dans une série d'articles, alternant avec les manifestations actuelles de ce mouvement qui est devenu un mouvement de masses.

LE MOUVEMENT FLAMAND

EST UN MOUVEMENT SOCIAL

Par la recherche de nouveaux débouchés et par l'industrialisation de ces territoires, le capitalisme a arraché à leur isolement les pays, peuples et races arriérés; par sa recherche du profit, il a été obligé d'édifier ces peuples colonisés afin de les rendre utilisables pour les modes de production modernes.

Malgré les missions religieuses qui prêchaient l'obéissance à la ploutocratie et au dieu des capitalistes, ces peuples acquièrent, dans une faible mesure il est vrai, une conscience qui, inévitablement, devait les amener à la révolte contre la domination étrangère.

La colonisation de la Flandre n'a vraiment commencé qu'après la guerre mondiale, et ceci se vérifie le mieux par la formidable croissance du procès d'industrialisation.

On a assisté à l'industrialisation d'Anvers et du Limbourg par l'exploitation des mines de la Campine à l'expansion croissante de la si ancienne industrie tex-

tile à Gand, et des branches s'y attachant, tels que filatures, tissages, teintures, blanchissages, etc... La naissance de centrales électriques et la dispersion du réseau dans les campagnes aidèrent cette industrialisation; partout surgirent des usines de produits chimiques. A cela se joint la prolétarisation de la masse paysane qui quitte son champ pour la ville et entre en contact avec le prolétariat conscient.

L'industrialisation est financée par des banques bruxelloises et wallones dont la langue est le français. Les fabriques correspondaient en français, l'administration était française, les chefs d'ateliers, ingénieurs, parlaient français. A l'armée, la langue était le français. Tout ce qui pour la classe ouvrière signifiait exploitation et obéissance d'esclaves parlait le français. De là la réaction contre tout ce qui est français et la haine du fransquillon, synonyme d'exploiteur.

Dans leur lutte contre la colonisation ou dénationalisation imposée par une minorité linguistique française, qui exploite les ouvriers et les paysans, le peuple flamand conquiert certaines lois qui reconnaissent certaines exigences flamandes, mais l'impatience et le mécontentement devant les maigres résultats pratiques de cette législation, firent redoubler l'action jusqu'à ce qu'on dut reconnaître qu'il existait une question flamande.

Tout ceci alla naturellement de pair avec la lutte pour l'enseignement général, la journée des 8 heures, qui contribua au développement en Flandres de la lutte contre la soumission et l'esclavage, et ainsi, il se fait que la lutte de l'ouvrier flamand contre le capitalisme et ses satellites, église et militarisme, continue à être livrée parallèlement à sa lutte contre l'oppression linguistique imposée par l'Etat Belge.

Hector

Lisez Diffusez

“Révolution”